



HAL
open science

Chapitre 1 La musique pour s'entendre? L'accueil des migrants à Baigorri

Denis Laborde

► **To cite this version:**

Denis Laborde. Chapitre 1 La musique pour s'entendre? L'accueil des migrants à Baigorri. Une pluralité audible? Mondes de musique en contact, pp.27-51, 2019. halshs-02880947

HAL Id: halshs-02880947

<https://shs.hal.science/halshs-02880947>

Submitted on 18 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La musique pour s'entendre ? L'accueil des migrants à Baigorri

Denis Laborde

Le sens réel de tout événement transcende toujours les « causes » passées qu'on peut lui assigner [...], mais qui plus est, ce passé lui-même n'émerge qu'à la faveur de l'événement

Hannah Arendt, *Compréhension et politique*, 1980.

Prenons le verbe au sérieux. La musique pour s'entendre ?¹ Une ancienne édition du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* nous enseigne que, dans sa forme transitive, le verbe *entendre* dégage trois spécifications, et autant dans sa forme pronominale².

La première acception entérine un usage qui fut courant en ancien français et se raréfie dès le XVII^e siècle, nous dit Le Robert. Ici, entendre signifie « tendre vers, prêter attention à... ; être occupé à... ». Rabelais est appelé en citation « Les bons avocats [...] n'ont temps ni loisir d'entendre à leur propre ». Cette signification fait d'*entendre* un synonyme d'acquiescer, accepter, approuver, consentir. La deuxième acception nous est plus familière. Entendre signifie « percevoir, saisir par l'intelligence ». Ici, on entend

1. Cet article est la version considérablement remaniée de la conférence prononcée lors du colloque *Une pluralité audible ? Musiques, langues, environnements sonores en contexte urbain* organisé par l'Université de Saint-Étienne les 4 et 5 avril 2016. Je remercie Talia Bachir-Loopuyt et Anne Damon-Guillot pour leurs relectures avisées des versions successives de ce manuscrit. Ma gratitude va également à Marie Cosnay et à Jean-Daniel Elichiry pour leur aide précieuse dans la vérification du déroulé de cette journée du 31 janvier 2016 que cette contribution entend décrire.

2. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paul Robert, Paris, 1980.

l'anglais, le basque ou le serbo-croate. On entend un mot, une expression, une phrase. On comprend, on conçoit, on saisit, on admet, on apprécie, on interprète, on convainc : on fait entendre raison à quelqu'un. La troisième acception nous conduit dans le registre de l'audition et nous conduit à « percevoir par le sens de l'ouïe ». On entend un bruit, un son, une voix, un instrument, de la musique. L'objet de la perception peut être désigné par référence directe (un bruit, un son, des pas, une respiration) ou par référence indirecte (les grillons, le tonnerre, la cloche), nous sommes ici dans l'ordre des *audibilia* cheyronaldiennes, qui empruntent à Roberto Casati et Jérôme Dokic³ les « définitions capitales du son comme événement, entité physique et intermédiaire perceptif, ainsi que quelques-uns des principes tenant à la localisation perceptive⁴ » pour les considérer comme « des entités accessibles en régime de perception acoustique⁵ » (*ibid.*, p. 2).

De leur côté, les formes pronominales s'inscrivent dans le calcul interprétatif. Ici, s'entendre signifie « être compris », comme on le dit d'une consigne, d'une attitude ou d'une situation qui peuvent s'entendre de diverses manières. Mais d'un autre côté, s'entendre marque une forme de réflexivité : « être habile dans une chose, se connaître à... », au sens où l'on s'entend en musique, en cuisine ou en électricité. La troisième forme pronominale est une forme réciproque, une forme irénique. En ce sens, s'entendre, c'est « se comprendre l'un l'autre » comme l'on s'entend à demi-mot. S'entendre signifie « vivre en bonne intelligence », et dans les situations d'exceptionnalité qui vont nous être données de décrire ici, c'est bien évidemment cette acception qui sera première.

3. *La philosophie du son*, 1994.

4. « Rebuts de son », 2009, p. 15.

5. Je me permets d'insister ici sur le fait que je considère ici les *audibilia* comme des formes relationnelles. Dans ma perspective, en effet, il en est des *audibilia* comme il en va, ailleurs, des affordances d'action. Tout objet matériel est potentiellement acougène, mais cela ne fait pas de lui nécessairement un *audibilium* : il lui faut devenir un agir résonnant, puis accéder au statut d'*audibilium* par l'action de perception qui le fait exister comme tel et lui procure un statut du point de vue d'un auditeur qui lui prête attention. Un *audibilium* n'est donc pas seulement une entité physique, c'est aussi un intermédiaire perceptif (Casati R. et Dokic J., *op. cit.*, p. 46), et c'est encore la relation perceptive qu'un auditeur instaure avec la résonance. Ce que Jacques Cheyronnaud assemble « sous trois pôles étroitement solidaires : une topique spatio-temporelle ; une configuration d'"agir résonnant" ; la relation d'Entendre » (« Un Endroit tranquille », 2012 : 203).

Ce que je souhaite retenir de ce cheminement lexicographique, c'est que le verbe entendre sert à qualifier de façon indifférenciée une perception auditive (musicienne notamment), des *audibilia*, la mécanique cognitive de l'entendement, une relation sociale. C'est que les sons ont ceci en commun avec les relations sociales qu'ils sont « toujours des effets⁶ » : ils sont construits dans une forme relationnelle. Entendre consiste à mettre en œuvre un mécanisme inférentiel, et c'est ce qui retient ici mon attention : l'activité nous fait mener une enquête sur notre environnement, incite à l'imputation d'une ou de plusieurs causes, invite à l'écoute, et peut-être même à l'entendement.

C'est ici, dans le registre de l'écoute, que je suis venu installer mon atelier ethnographique afin de saisir la fabrication de notre monde lorsqu'il est collectivement pensé comme une pluralité audible. C'est cette forme relationnelle que je propose d'étudier en portant mon attention sur cette journée festive faite de danses, de musiques et de chants que cinquante migrants déplacés de Calais par l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII) donnèrent le 31 janvier 2016 en l'honneur des habitants du village basque de Baigorri qui les avaient accueillis pour l'hiver.

De Calais...

Une expérience personnelle est donc à l'origine de cette étude ; disons, une mobilisation citoyenne qui m'avait procuré un poste d'observation. Cette forme banale d'un engagement au quotidien ne m'avait pas prédisposé à engager une analyse ethnographique. Ce n'est qu'après coup que j'ai revêtu mes habits d'ethnologue, un peu maladroitement sans doute, mais c'est à cet endroit qu'il convient de situer le compte rendu d'expérience que voici, entre témoignage empathique et analyse situationnelle, dans cet effort rétrospectif pour me doter d'une posture d'observateur afin de saisir ce qui a pu se jouer dans la mobilisation artistique et festive de cette journée. J'en rappelle le contexte.

Le 21 octobre 2015, à l'occasion d'une visite à Calais, le ministre de l'Intérieur, M. Bernard Cazeneuve, propose l'asile aux migrants. Voici l'incipit de son discours fleuve, qui replace sa venue dans le contexte européen :

6. Dewey John, *L'art comme expérience*, 2005 [1934], p. 278.

L'Europe est aujourd'hui confrontée à une crise migratoire d'une ampleur sans précédent dans notre histoire récente. [...] Permettez-moi de citer certains chiffres particulièrement éloquentes qui donnent la mesure de la situation à laquelle nous devons collectivement faire face au sein de l'Union européenne. Depuis le début de l'année, 710 000 migrants sont entrés dans l'espace Schengen après avoir quitté leur terre natale. Soit autant en neuf mois qu'entre 2009 et 2015, alors même que l'année 2014 avait déjà été marquée par une pression migratoire exceptionnelle (280 000 entrées irrégulières dans l'espace Schengen).⁷

Puis vient la proposition qui va intéresser à la fois le préfet de la région Aquitaine, le sous-préfet de Bayonne, Monsieur Patrick Dallennes, l'association Atherbea et son directeur général, Jean-Daniel Elichiry, Baigorri et son maire, Jean-Michel Coscarat, et le réseau à venir des associations partenaires :

Le Gouvernement a décidé que chaque migrant présent à Calais doit pouvoir, s'il en manifeste le souhait et s'il renonce à son projet migratoire vers le Royaume-Uni, bénéficier d'une mise à l'abri ailleurs en France, sans que cette offre soit conditionnée par le dépôt préalable d'une demande d'asile. Conformément aux recommandations du rapport « Aribaud Vignon », l'objectif de cette mesure consiste à leur offrir un temps de répit, dans des conditions stables et rassurantes, au cours duquel ils pourront bénéficier d'un suivi sanitaire et social, prendre la mesure de leur situation et reconsidérer leur projet d'immigration au Royaume-Uni. Car les migrants présents à Calais se trouvent dans une impasse.

C'est pourquoi j'ai demandé à tous les Préfets de Région d'ouvrir au plus vite des « centres d'accueil et d'orientation » dont la gestion sera confiée à des associations. Les trois premiers centres doivent ouvrir dès la fin de cette semaine.

Mais le succès de ce dispositif repose également sur la bonne information des migrants. J'ai demandé à la préfète du Pas-de-Calais de veiller à impliquer les associations volontaires pour organiser sur le campement de la lande des maraudes sociales aussi régulières que possible, afin de proposer à

7. <https://www.interieur.gouv.fr/fr/Archives/Archives-des-actualites/2015-Actualites/Le-ministre-de-l-Interieur-s-exprime-sur-l-action-de-l-Etat-a-Calais>, dernière consultation le 26 juin 2017.

chaque migrant une solution adaptée à sa situation. C'est souvent cette main tendue de l'État, des pouvoirs publics, des associations, ce contact régulier, qui manque à Calais comme ailleurs, et qui laisse libre cours aux passeurs. C'est cela également qu'il convient de changer. Je peux donc vous annoncer que, dès demain, les premières maraudes sociales vont débiter, conduites par quatre agents de la direction départementale de la cohésion sociale. Elles seront démultipliées dans les tout prochains jours, grâce au concours des associations qui voudront s'y associer. (*idem*)

Ce que le ministre résume ainsi :

Voilà ce qui constitue selon moi la véritable solution humanitaire pour Calais : éviter la concentration dans la ville de Calais de souffrances et de précarité ; offrir des conditions de mise à l'abri sur tout le territoire national. C'est pourquoi je demande aux associations qui avaient soutenu dans son principe cette orientation politique au moment de la remise du rapport « Aribaud Vignon⁸ » de s'associer concrètement à sa mise en œuvre. (*ibid.*)

C'est désormais à l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII) d'agir, et tout va maintenant aller très vite.

Placé sous la tutelle du ministère de l'Intérieur, l'OFII a été créé dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui en 2009. L'OFII, c'est l'opérateur de l'État en charge de l'immigration légale. Incontournable, donc, dans le dossier qui nous occupe ici. Cette administration regroupe neuf cents agents

8. Jérôme Vignon, président de l'Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale, et Jean Aribaud, préfet honoraire, président du COS (centre d'orientation sociale) furent chargés en 2014 d'une mission d'expertise sur la situation à Calais. C'est à ce premier rapport que fait allusion le ministre dans son discours de Calais. Intitulé *Le pas d'après. Rapport à Monsieur le Ministre de l'Intérieur sur la Situation des Migrants dans le Calais*, ce rapport de 104 pages avait été remis au ministre au mois de juin 2015. Notons qu'à la suite de cette mission, ils furent chargés d'élargir leur réflexion à l'organisation de l'accueil des migrants en France dans ce contexte de crise migratoire. Ils travaillèrent à un second rapport intitulé *Après le démantèlement du bidonville de Calais, quelles suites possibles ?* qu'ils remirent au ministre en date du 31 octobre 2016. Publié sur le site du ministère de l'Intérieur le 9 février 2017, ce second rapport préconise de : créer des « centres d'accueil d'urgence » dans divers « lieux d'accumulation de détresse » sur le parcours migratoire en France ; d'ouvrir trois centres d'accueil d'urgence en proximité immédiate de Calais pour les primo-arrivants (séparation entre hommes adultes, femmes et Mineurs Non Accompagnés) ; de créer un « centre de transit régional » dans la région Haut de France près d'un guichet asile (les personnes y seraient orientées depuis les centres d'accueils d'urgence du Calais).

affectés au siège parisien et dans une cinquantaine de directions territoriales. Elle compte des représentations au Maroc, en Tunisie, en Turquie, en Roumanie, au Mali, au Sénégal, au Cameroun, en Arménie. Les missions de l'OFII lui sont déléguées par l'État. Elles sont au nombre de quatre :

- la gestion des procédures régulières aux côtés ou pour le compte des préfetures et des postes diplomatiques et consulaires ;
- l'accueil et l'intégration des immigrants autorisés à séjourner durablement en France et signataires à ce titre d'un contrat d'accueil et d'intégration avec l'État ;
- l'accueil des demandeurs d'asile ;
- l'aide au retour et à la réinsertion des étrangers dans leur pays d'origine⁹.

L'OFII est donc chargée par le ministre de convaincre les migrants de Calais de renoncer à leur rêve d'Angleterre, de leur rappeler que la France est une terre d'accueil et de faire de ces migrants des demandeurs d'asile. L'impératif s'inscrit dans une dynamique déployée depuis 2014 par les services de l'État afin de développer un accès effectif à la demande d'asile pour les migrants.

L'OFII doit en outre contacter les préfetures de Région pour susciter la mise en place de structures d'accueil. De façon symétrique, les préfetures sont mobilisées pour inciter les collectivités locales à accueillir des migrants pour la période hivernale. Quelques-unes répondent à l'appel de l'automne 2015. Parmi elles : Baigorri, 1 600 habitants au cœur de la Basse-Navarre, à une cinquantaine de kilomètres de Bayonne, à l'intérieur des terres.

...à Baigorri

En langue basque, Baigorri signifie rivière rouge. C'est un dérivé de *ibai*, qui signifie rivière, et de *gorri*, qui signifie rouge. Ici, les grès et les marnes rouges des collines environnantes colorent les eaux de l'impétueuse Nive des Aldudes qui traverse le village. La base Cassini de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales¹⁰ nous enseigne que le village, francisé en Saint-Étienne-

9. http://www.ofii.fr/qui_sommes-nous_46/index.html?sub_menu=1 site de l'Office Français de l'Immigration et de l'Intégration, dernière consultation le 26 juin 2017.

10. http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/1_navigation.php. La base Cassini est une base démographique pilotée par le Laboratoire de démographie de l'EHESS en partenariat avec la

de-Baïgorry, comptait en 1793, lors du premier recensement, 3 496 habitants¹¹. En 2014, l'INSEE constate qu'il n'en reste guère que la moitié : 1 576 habitants¹².

Ce développement ancien, la commune le dut à ses activités liées à l'agriculture et à l'élevage, certes, mais aussi à la richesse du sous-sol de cette vallée qui remonte au loin vers Banca, puis les Aldudes avant de se partager en deux routes, l'une qui remonte à gauche vers Urepel, haute terre des bergers poètes que l'on appelle ici *bertsulari*¹³, l'autre qui file plein sud vers le col d'Esnazu, franchit l'Urkiaga, longe la stupéfiante retenue d'eau d'Eugi, rejoint à Zubiri le chemin de Roncevaux et dévale la pente droit vers Pampelune. Cette vallée est depuis cinq millénaires un foyer métallurgique. Les archéologues travaillent aujourd'hui l'hypothèse d'une activité minière et métallurgique dès l'âge de bronze (Galop *et al.*, 2001). Des pièces romaines furent trouvées à proximité des sites qui témoignent d'une exploitation systématique des filons de cuivre dans l'Antiquité. Mais le XVIII^e siècle marque l'âge d'or de l'exploitation minière de la vallée. L'exploitation des mines de cuivre argentifère et des mines de fer, symbolisées par la forge d'Etchaz au sud du village, garantit à la vallée à la fois sa richesse et sa démographie. En un siècle, l'exploitation permit d'extraire 1 400 tonnes de cuivre affiné. Puis les activités minières s'orientèrent vers la métallurgie, cessèrent, reprirent à la fin du XIX^e siècle, puis cessèrent à nouveau. Beaucoup de jeunes Baïgorriars quittèrent le pays et s'en vinrent travailler dans les mines de Montevideo en Uruguay ou garder les

Bibliothèque Nationale de France, le CNRS et l'INED. Le nom donné à cette base est celui de la carte dite « de Cassini », du nom de la carte dessinée entre 1756 et 1815 par cette lignée d'astronomes et de géographes d'origine italienne installés en France dans le dernier tiers du XVII^e siècle : Gian Domenico Cassini (1625-1712), Jacques Cassini (1677-1756), César-François Cassini de Thury (1714-1784), Jean-Dominique, comte de Cassini (1748-1845). Ils reçurent de l'Académie des Sciences en 1747 mission de « mesurer le Royaume ». Ils dessinèrent ainsi la première carte topographique et géométrique (cf. bibliographie les travaux de Monique Pelletier, 2002).

11. http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/fiche.php?select_resultat=31644, base Cassini de l'EHESS, dernière consultation le 26 juin 2017.

12. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2534314?geo=COM-64477>, dernière consultation le 26 juin 2017.

13. Formé de *bertsu*, qui signifie vers, et de *ari*, qui signifie faire, le mot *bertsulari* désigne un « faiseur de vers » : il improvise des textes poétiques qu'il chante sur l'air d'une chanson connue de tous. Le berger Xalbador (1920-1976) fut l'une des figures cardinales de cet art de la parole poétique improvisée dans l'ensemble du Pays Basque (cf. Laborde Denis, *La mémoire et l'instant*, 2005).

brebis sur les plateaux du Nevada. Cet exode, qui est une conséquence directe de l'épuisement des filons cuprifères, est encore présent dans la mémoire des familles et compte jusqu'à aujourd'hui dans ce que l'on pourrait appeler une « tradition d'accueil » de la vallée.

Mais le cuivre n'est pas tout. Cette qualité particulière du sol favorise aussi la culture de la vigne, et puis, jamais les activités d'élevage n'ont cessé. Baigorri est donc connu pour ses vignobles d'Irouléguy, pour son fromage estampillé Ossau-Iraty et pour ses événements festifs à forte charge symbolique, comme le *Nafarroaren Eguna* qui permet au mois d'avril à des danseurs, des musiciens, des artistes venus des deux côtés de la frontière de fêter « la journée de la Navarre ». Ce qui participe de la renommée contemporaine de Baigorri comme pôle d'activités touristiques.

Ici, les infrastructures d'accueil ne manquent pas. Parmi elles, ce VVF (Village Vacances Familles) fermé pendant l'hiver qui avait déjà accueilli cent quatre-vingt-dix Bosniaques, des familles, en 1993 alors que la guerre de Bosnie (1992-1995) faisait rage. Cet accueil est encore présent dans toutes les mémoires lorsque VVF Villages fait part à la mairie de la volonté de répondre favorablement à la proposition du préfet :

Un de nos adjoints a proposé que notre VVF accueille des migrants, nous dit aujourd'hui Antton Curutcharry, adjoint au maire de Baigorri. La proposition a été adoptée à l'unanimité, l'opposition ayant aussi voté pour. Quand la demande officielle du Préfet est arrivée, notre réponse était déjà prête ! Baigorri a toujours été une terre d'accueil : en 1914 et 1939, nous avions accueilli des Belges, en 1936 nos frères et sœurs basques et des Espagnols républicains, en 1980 des réfugiés basques et, en 1993, des Bosniaques, quand la guerre sévissait en Yougoslavie. À une époque beaucoup de Baigorriars ont été accueillis en Amérique... Il nous semble donc logique, aujourd'hui, selon nos moyens, d'en faire autant.¹⁴

Antton Curutcharry replace la dynamique d'accueil dans le contexte de l'histoire du village. Sans doute n'oublie-t-il pas son statut d'agrégué d'histoire qui le fait enseigner dans un lycée à Bayonne, mais sa rhétorique, ici, est celle du parti abertzale Euskal Herri Bai, que l'on pourrait traduire par

14. <http://www.ehbaieus/2016/02/09/retisser-lien-entre-commune-habitant-e-s/>, dernière consultation le 5 août 2017.

« Oui au Pays Basque », qui se définit comme un parti indépendantiste basque de gauche. Jean-Michel Coscarat, maire de Baigorri, est lui aussi membre de Euskal Herri Bai (EHBai), il a été élu à la tête d'une liste de coalition en 2014, avec 53,5 % des voix. La recherche de consensus est sa manière de gouverner. Pour lui, l'accueil des migrants est une évidence : « Ils n'ont pas la même nationalité, la même couleur de peau, ils n'ont pas la même religion, mais ils ont eu un jour comme nous le droit de vivre » (J.-M. Coscarat, maire de Baigorri, discours tenu lors de la Fête interculturelle du 31 janvier 2016).

Il propose de travailler de concert avec la préfecture, avec VVF Villages et avec l'association Atherbea, dont le directeur, Jean-Daniel Elichiry, ne cessera de clamer : « Ouvrir sa porte, ce n'est pas une question de serrurerie, c'est une question de cœur » (J.-D. Elichiry, Baigorri, Fête interculturelle du 31 janvier 2016).

Le 20 novembre 2015, chaque habitant de Baigorri reçoit un courrier de la mairie l'informant de l'arrivée des *réfugiés* dans le village. Ici, on parle indistinctement de *migrants* ou de *réfugiés* (l'habitude, sans doute, d'accueillir ici les Basques du sud qui demandent de l'aide et qu'on appelle depuis si longtemps « les réfus »). Le village adhère, Antton Curutcharry explique :

Excepté quelques remarques négatives, il faut souligner que l'implication des Baigorriars a été exceptionnelle ! Dès novembre, quelque 80 personnes ont proposé leur aide : sport, musique, cours de français, balades en montagne, cuisine, aide pour les déplacements... (*ibid.*)

VVF Villages ouvre donc ses portes : cinquante appartements rénovés en 2014 et répartis en petits ensembles sur deux niveaux. Cinq CDD à temps plein (3 travailleurs sociaux, 2 veilleurs de nuit) sont créés dans l'urgence. La préfecture finance l'ensemble des opérations ; coût approximatif affiché : 200 000 euros. L'association Atherbea est mandatée pour organiser l'accueil et le suivi quotidien, avec l'aide de La Croix-Rouge, du Secours catholique et de la Banque alimentaire. L'Association Atherbea, c'est une institution en Pays Basque. Denis Boutin est son délégué pour l'opération.

En langue basque, *atherbea* signifie *abri*. L'association avait été créée en 1954 sous le nom d'association centre d'accueil et foyer Côte Basque (ACAFCB). Depuis, elle accueille des personnes en difficulté, sans logement, sans ressource et sans travail, seules ou avec leurs enfants, dans le but de favoriser leur réinsertion sociale. En 2005, l'ACAFCB est rebaptisée

Atherbea et réaffirme son orientation humaniste. Comme il est dit sur la page d'accueil de l'association, Atherbea s'adresse « à des personnes fragilisées et en grande difficulté. Elle reconnaît à chacun sa dignité et respecte les personnes. De là, découlent ses objectifs qui sont d'aider ces personnes en grande difficulté à retrouver ou acquérir leur dignité, leur autonomie, et, ainsi, prendre ou reprendre leur place dans la société, en les accompagnant pour définir, construire et mener à terme un projet personnel réaliste. Les missions principales de l'Association sont l'accueil, l'hébergement et la réinsertion sociale des personnes en détresse. Toute personne en difficulté peut solliciter les services d'un CHRS¹⁵ ».

L'association gère quatre établissements : deux centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS Atherbea et CHRS Les Mouettes), le CADA (centre d'accueil des demandeurs d'asile) du Pays Basque et les lits halte soins santé. Elle gère également deux services : un service intégré accueil et orientation (SIAO) et l'accueil de jour. Elle gère enfin deux dispositifs : la Maison de Gilles (centre d'hébergement d'urgence) et les ateliers et chantiers d'insertion (ACI).

Le 16 novembre 2015, à la demande du ministère de l'Intérieur, l'association se voit confier l'ouverture en urgence d'un « centre d'accueil et d'hébergement » à Baigorri, pour 50 jeunes migrants en grand danger dans la « jungle » de Calais. Voici donc les acteurs mobilisés : préfecture, mairie, VVF, Atherbea, bénévoles. On attend l'autobus de Calais. Il arrive ce soir même.

17 novembre 2015, 2 heures

Ils sont sept au cœur de la nuit. Il est 2 heures ce 17 novembre 2015. Une semaine plus tard, 42 autres les rejoignent. Le plus jeune a 16 ans, le plus âgé la soixantaine. Ils ont quitté le Soudan, l'Érythrée, l'Afghanistan, les Kurdistan d'Irak et d'Iran. Ils ont traversé les mers et les continents pendant que les ONG collectionnaient les statistiques – 3 329 décès en Méditerranée pour les dix premiers mois de 2015 selon l'Organisation internationale pour les

15. <http://www.atherbea.fr/association.html> page d'accueil de l'association Atherbea, dernière consultation le 6 juillet 2017.

migrations¹⁶ –, ont vécu à Calais, connu « la Jungle », ne savent pas où ils sont, ne parlent ni anglais, ni français, ni même basque, mais à Calais, ils ont dit oui à l'OFII et c'est ici que le bus les a conduits. Tous des hommes. 2 heures au cœur de la nuit. Quarante Baïgorriars les attendent. Le VVF est ouvert.

Dès le lendemain, on les oriente pour un premier bilan de santé. C'est prévu aussi : un agent de l'OFII rencontrera chaque migrant et les guidera vers les trois procédures possibles : demande d'asile en France ; retour volontaire ; reconduite à la frontière. Les bénévoles se mobilisent, pour la mairie, Bernadette Mousques, professeure de lettres au Lycée de Navarre, est sur tous les fronts. C'est elle que l'on rencontre sur le chemin des migrants.

Pendant les trois mois d'hiver, sous la coordination d'Atherbea, la Croix-Rouge, le Secours populaire, le Secours catholique, la Banque alimentaire, et la Cimade font office de relais. Ils veillent aux questions de santé, aidés par de nombreux médecins bénévoles et conseillent les migrants dans leurs démarches administratives. Des ateliers sont organisés par les associations locales. Eskuz Eskuz (main dans la main) est en première ligne sous l'impulsion de son charismatique chorégraphe congolais installé au Boucau, sur l'autre rive de l'Adour, Brice Mingouolo et du percussionniste Filo. Langue française, langue basque, randonnées en montagne, sortie *Star Wars* à Saint-Jean-Pied-de-Port, percussions africaines, capoiera... Les clubs sportifs se mobilisent à leur tour : initiation à la pelote basque, rugby, foot... Certains parmi les plus jeunes retrouvent avec plaisir un ballon de football et à l'étonnement général le Football Club de Garazi¹⁷ se trouve, en quelques semaines à peine, propulsé en tête de son championnat. Une osmose s'opère. Des ateliers de danse basque sont créés : les migrants dansent le *fandango*, jouent du *txistu*, s'essaient à la *dulzaina* ou à l'*alboka*. L'un d'eux voudrait un violon. Un violon est trouvé. On comprendra bientôt pourquoi.

Ceux qui sont impliqués dans l'accueil des migrants s'efforcent de rendre la relation symétrique. Les migrants vont à la rencontre des élèves dans les deux collèges du village. Les collégiens leur rendront à leur tour visite dans le VVF. Miren enseignait le français dans l'un des collèges, elle fait le lien. L'écrivaine Marie Cosnay est avec elle. Marie est l'une des nombreuses

16. <https://www.iom.int/fr/news/bilan-en-mediterranee-le-nombre-de-deces-de-migrants-grimpe-3-329-en-2015>, dernière consultation le 10 juillet 2017.

17. Garazi est le nom basque pour Saint-Jean-Pied-de-Port, commune voisine de Baigorri.

bénévoles engagées dans les cours de français. Elle aura un statut à part dans le processus. Il me faut en dire un mot.

Marie Cosnay vit à Bayonne. Elle enseigne les Lettres classiques, écrit des romans. Traductrice d'Euripide et d'Ovide, elle est impliquée de longue date dans la question de l'accueil des migrants. Elle a réalisé plusieurs missions dans des centres de rétention, en Grèce notamment pour le compte de la CIMADE. Ses romans portent la trace de cet engagement-là. *Cordelia la Guerre* par exemple (éditions de l'Ogre, 2015), version contemporaine du *Roi Lear*, qui est « de ces livres puissants comme des fleuves en crue, qui viennent noyer les frontières et les repères, charriant tout et même l'in vraisemblable pour y faire surgir l'éclat d'une métaphore inédite¹⁸ ». Et puis, bien avant, il y avait eu *Entre chagrin et néant : Audiences d'étrangers* (Cadex, 2011). De mai à septembre 2008, elle avait assisté à l'audience d'étrangers présentés au juge des libertés et de la détention de Bayonne, un juge qui statue sur le maintien des « sans papiers » dans les centres de rétention administrative. Elle en avait tiré ce livre phare de la mobilisation militante qui fait aujourd'hui son aura. Sa présence à Baigorri ne surprend personne, elle rassure plutôt. Elle-même en tire une leçon de solidarité : « Baigorri, m'a redonné courage et espoir », déclarera-t-elle dans le quotidien local¹⁹. Donc, elle côtoie Miren, participe aux ateliers, aux rencontres, donne des cours de français et, à mesure, tient son blog Médiapart²⁰. Elle consigne des observations, des faits, des impressions, analyse. Quelques mois plus tard, ces notes seront consignées dans un ouvrage précieux qui porte aujourd'hui la mémoire de cet hiver des migrants²¹. Elle note :

Ce qu'à dit Miren : au collège de Baigorri, elle est allée à la rencontre des élèves. Ils s'inquiétaient de ces jeunes hommes noirs qui les fixaient, disaient certains élèves. Ils vous fixent, a dit Miren, comme je vous fixe aussi pour retenir vos noms à l'instant. Entre peau et regard.

Comme sans doute je les fixe aussi pour retenir les noms quand je leur donne un cours de français, a-t-elle dit. Ils vous fixent pour vous connaître. Comme vous les fixez vous aussi parce que vous n'avez pas l'habitude de

18. Leclair Bertrand, *Le Monde des Livres*, 26 novembre 2015.

19. *Sud-Ouest*, 16 octobre 2016.

20. <https://blogs.mediapart.fr/marie-cosnay/blog>, dernière consultation le 24 juillet 2017.

21. Cosnay Marie, *Jours de répit à Baigorri*, Paris, Creaphis, 2016.

voir des gens que vous ne connaissez pas dans le village. Ils vous fixent pour savoir comment vous vivez. Peut-être aussi ils vous regardent pensant à une sœur, un frère plus jeune, resté au pays.²²

Miren poursuit son travail de domestication de l'altérité :

Miren a encouragé les jeunes à venir au VVF. Un dimanche, un matin, ils sont venus jouer au hand. Les équipes se sont constituées. Après le match, les jeunes du village ont demandé aux bénévoles – qui le racontent – après le 15 février, qu'est ce qui se passe pour eux ? (*ibid.*, p. 13)

Le 15 février, ce sera fini. La mission confiée par le ministère à Atherbea prend fin, en effet, le 15 février 2016. Ce jour-là, chacun aura dû prendre des dispositions, retour en structures d'accueil ou en CADA (centre d'accueil de demandeurs d'asile) ou plongée dans les chemins de l'errance. Le VVF préparera la saison touristique.

Au total, quatre-vingts bénévoles se relaient dans ce contexte. La presse locale se fait l'écho du miracle de l'accueil : « 50 réfugiés de Calais accueillis à Saint-Étienne-de-Baïgorri » (Sud-Ouest, 13 novembre 2015), « 42 nouveaux réfugiés sont arrivés à Baïgorri » (*idem*, 25 novembre 2015), « Pays Basque : les réfugiés en balade autour de Baïgorri » (*ibidem*, 24 décembre 2015)... Si bien qu'à la fin de l'hiver, les migrants tiennent à dire merci. Ils proposent d'organiser une fête. Désolé, mais en ce domaine, les Basques ont une expertise à faire valoir. Ce serait donc une co-construction : pas de longs épisodes musicaux façon concert de fin d'année de conservatoire, mais une alternance de chants, de danses, de musique instrumentale pendant toute une journée et chacun participerait.

Une dynamique collective est créée. Une salle est trouvée, ce serait la salle Xoko, en plein centre du village, d'une jauge de cinq cents places, habituellement utilisée pour des représentations associatives et des repas collectifs. Un titre est trouvé, ce serait une *Fête interculturelle : danses, chants, musiques du monde*.

22. *Ibid.*, p. 12-13.

Une fête interculturelle : dances, chants, musiques du monde

Ce 31 janvier, j'arrive sur place vers 10 heures. La salle grouille de monde. Ambiance familière des jours de fête. On entre, deux dames du secours catholique tendent le ticket à 5 € qui donne droit au repas de midi. Les assiettes, les couverts, les serviettes sont déjà alignés le long des quatre tables de cantine placées en file indienne façon self-service et qui balisent l'itinéraire qui conduit vers les verres et le bar, tout au fond de la salle. L'âge des personnes rencontrées diminue à mesure de l'avancée, mais toutes les générations sont là.

Sur la gauche, le vaste espace de la salle est rempli de chaises formant un vague demi-cercle face au mur du fond, laissant une zone de cinq mètres entre ce mur et le premier rang : c'est l'espace scénique dans lequel officie déjà Paxkal Indo, emblématique président de Seaska, l'association des écoles immersives en langue basque²³, mais surtout aujourd'hui ingénieur du son offrant ses services pour la mise en place de la sono. J'aperçois Marie qui me fait signe de la rejoindre. Elle me présente l'un de ses amis kurdes : « C'est Mohammad, il est iranien, enfin Kurde surtout, je crois. C'est un poète, il chante de longues épopées. Vas-y explique-lui les *bertsulari* basques, je n'ai pas réussi à lui faire comprendre ». Mohammad me parle, renonce assez vite quand il aperçoit que, décidément, je ne connais rien à la langue des Kurdes. Il essaie en arabe, le résultat est le même, tente quelques mots d'anglais mais ne peut aller bien loin. Alors j'essaie à mon tour, dans toutes les langues pour moi possibles. La même chose se produit : impossible de lui faire entendre ce qu'est un *bertsulari* alors même que nous sommes si près du village d'Urepel, marqué du prestige du *bertsulari* Xalbador dont les descendantes vont chanter tout à l'heure leur hommage en basque aux migrants présents ici. Je fais l'expérience ordinaire de l'impossibilité d'une communication en langue naturelle, que personne mieux que Marie Cosnay n'a su décrire :

L'un d'entre eux nous montre des photos des *peshmerga* [combattants kurdes] sur son téléphone. On croit comprendre qu'il s'est battu – mais si c'est difficile d'en parler, ce n'est pas seulement à cause de la barrière de la langue.

23. Contrairement aux écoles publiques qui enseignent le basque comme une matière, ici, l'enseignement se fait en langue basque, en immersion.

Le chant est un chant kurde. Un copain finit par nous dire que c'est un chant pour une fille, un chant d'amour. On entend le kurde, l'arabe, le tigrigna, le basque, le français et l'anglais. Antton présente en basque, traduit en français, traduit en anglais. Le garçon afghan qui devait traduire de l'anglais au farsi, on ne le trouve plus. Il est occupé à discuter dehors. (*ibid.*, p. 22)

Remarquez, nous étions préparés au babel basque. Le sous-préfet était déjà venu s'adresser à l'ensemble des migrants. C'était un jour de galette. Les traducteurs étaient prévenus. Mohammed traduirait de l'anglais au farsi, son ami de l'anglais à l'arabe. Le préfet parlait dans son anglais. Un malaise s'était rapidement installé qui virerait à l'anecdote que chacun aime aujourd'hui rapporter : les traducteurs ne comprenaient pas l'anglais du sous-préfet. Il fallut donc trouver ce chaînon manquant : finalement, Mohammed traduisit de l'anglais du préfet en anglais de traducteur, son ami traduisit en arabe, lui-même reprit pour la traduction en farsi. La question linguistique, avec ce qu'elle charrie de difficulté dans l'échange aura été une constante de cette séquence de plusieurs mois. Un problème que la musique et la danse vont aisément surmonter.

Car l'ami du barde syrien me fait une place à ses côtés. Il parle un peu anglais. Et le téléphone portable devient l'outil de la communication. Ça va maintenant passer par l'image. Il me montre des photos. « *My village* », puis « *my family* », puis l'énumération des lieux forme un périple – Kellar Slemani, Irak, Turquie, Macédoine, Serbie, Allemagne, Calais, Baigorri. Il me montre d'autres photos « *My home in Calais* » : une toile verte déchirée tendue au-dessus d'une terre boueuse. « *No good, Calais, no good. Me England* ». Puis la série des photos reprend, maintenant ce sont des séquences filmées : les hymnes martiaux à la gloire des armées kurdes qui se battent dans le sud de la Syrie. « *We – men, women – are Kurds and Daech: Pum, pum* ». Je comprends.

Nous n'échangerons pas davantage. La salle s'est remplie. Nous sommes en milieu d'interconnaissance. Tout le monde semble se connaître, avoir partagé des bouts de ce temps extra-ordinaire. Il est onze heures. Antton Curutcarry, le conseiller municipal agrégé d'histoire, prend le micro. À côté de moi, notre barde kurde chante pianissimo pour le micro d'une journaliste de la radio locale Irulegiko Irratia (Radio Iroulégu) émerveillée.

Antton Curutcharry a en charge l'animation de cette journée. Il salue l'assemblée en langue basque, puis en français, puis une jeune femme épous-touffante traduit en arabe pour « nos amis ». Les migrants sont invités à s'asseoir dans les premiers rangs, car une danse va maintenant être exécutée en leur honneur.

Aurreku, la danse en hommage

Les meilleurs d'entre les meilleurs danseurs du village dansent un *aurreku* : c'est une danse d'honneur très spectaculaire que l'on pratique dans les moments exceptionnels de la vie sociale, et toujours à l'occasion d'un hommage. Hommage aux migrants, donc.

Pendant les trois mois de ce répit à Baigorri, Alain Bénesty a interrogé pour l'association Médiannes des migrants, des bénévoles, des élus, des professionnels du travail social. Il en a tiré un documentaire intitulé *La Jungle et la République*²⁴. Dans ce film, il donne la parole à Dreij qui traduit à sa manière : « Ici, il y a toutes ces personnes qui te viennent en aide. Tu te sens vraiment comme un être humain. Le fait d'utiliser le mot "Monsieur" pour s'adresser à nous, on se sent traité en être humain, alors que ce n'était pas le cas dans mon propre pays » (*ibid.*). L'*aurreku* témoigne de cette dignité. Certes, l'association *aurreku* – dignité est perçue comme allant de soi par ceux parmi les présents qui partagent cette culture, mais au-delà du code, la modalité d'interaction construit elle-même la danse comme un moment de respect, d'hommage et de solennité : un demi-cercle se forme ; chacun fait silence ; le danseur et la musicienne prennent place ; les attentions se centrent sur cet espace que leur présence instaure ; le registre d'attention flottante fait place à une écoute centrée. Tout cela fait la solennité du moment. Inutile de connaître le code pour percevoir l'enjeu du moment : l'émotion est dans la relation.

Les prises de parole s'enchaînent, et voici que cet homme dont il a été question tout à l'heure et qui avait espéré un violon et à qui fut trouvé un violon, se saisit du violon qui lui a été offert et joue. Il en joue sans vibrato, sur des échelles improbables. Je surprends une conversation des deux dames badgées Secours populaire qui se trouvent à mes côtés :

24. Disponible à l'adresse : <https://vimeo.com/channels/baibapbaigorri2016/195502366>, dernière consultation le 27 juin 2017.

- C'est très gentil qu'il prenne le violon, mais c'est quand même un peu faux...
- Mais non, pas du tout, c'est comme ça là-bas, c'est normal.
- Ah, bon ! Au fait tu as vu Moustafa, il s'est levé pour laisser Maitena s'asseoir.
- Ah oui... ils sont sympas !

De telles sanctions diffuses émaillent toute la journée, une journée faite d'écoute, de rencontre, de tentatives d'échange, de commentaires et d'une quête de bienveillance. Pendant ce temps, le violoniste a continué : il nous offre en réalité un remarquable *makâm* kurde de haute virtuosité. Les deux dames ont fait silence.

Puis les sœurs Aire, ces descendantes du Xalbador mythique dont il fut question plus haut, chantent ces chants traditionnels qu'elles maîtrisent à la perfection et dont elles font une offrande. Un jeune *bertsulari* improvise des vers à l'adresse des migrants. Ça s'active dans les cuisines, autour du bar aussi, et les gens parlent entre eux. Un registre d'écoute lâche s'est installé.

Mais Antton Curutcarry continue à présenter chaque séquence de ce rituel festif. On entend ainsi les chants épiques *dengbêj* du Kurdistan, on remarque le *govend* et le *delîlo* dansés façon virtuose par un jeune portant casquette à l'envers et treillis, qui ferait la une des quotidiens du lendemain.

On mobilise alors la sono pour lancer les danses « du Congo » façon disco, des danses érythréennes, et la fameuse danse *attan* des Pachtouns afghans. On assiste encore à la rencontre improbable des tambours du Congo et de ce jeune rappeur kurde au talent fou qui dansait tout à l'heure et qui hurle maintenant toute la douleur du monde dans le micro suréquipé de Paxkal Indo, maître des interactions rituelles.

Ces moments sont des moments de sidération. Tout un monde de l'art s'ouvre dans la performance. Et ces migrants qu'un élan compassionnel avait pu nous faire prendre pour « de pauvres malheureux » deviennent à ce moment, dans nos regards et par la magie de l'art, par la force de la performance musicienne, par les habiletés incorporées et les références culturelles actualisées dans cet espace de coopération, des artistes virtuoses²⁵.

25. Je parle ici de virtuosité à propos de *makâm*, à propos de *dengbêj*, de *govend* ou de *delîlo* sans être spécialiste d'aucune de ces formes artistiques. Il ne s'agit donc pas d'un jugement « de valeur ». L'imputation de virtuosité ne s'apparente en aucune manière à une assignation

Alors que la communication verbale est rendue difficile par la pratique de langues qui demeurent étanches les unes aux autres, la musique et la danse rendent possible le partage, restaurent une forme de symétrie de l'échange par le fait surtout qu'elles valorisent le « faire ensemble ». La profession de foi de Natacha Bouchart, maire Les Républicains de Calais, se met alors à résonner pour chacun des présents : « Accueillir des migrants, ça peut être une *richesse culturelle* exceptionnelle » (*Libération*, 20 octobre 2015). À ceci près que Maria, de l'association Atherbea tempère l'enthousiasme affiché par la maire de Calais : « Il ne faut pas nier qu'il y a des moments où ça peut être très difficile, parce qu'on est face à des personnes qui sont très déstabilisées, qui portent en eux la souffrance et des fois avec des problèmes psys aussi qui viennent de leurs traumatismes et ils peuvent renvoyer ça, aussi²⁶. »

La musique pour s'entendre ?

Alors, *la musique pour s'entendre ?* Cette question se double d'une autre question : pourquoi la musique ? Pourquoi ce choix fait par les migrants de mobiliser la musique, la danse, le chant pour « remercier » alors que chacun d'eux se trouve plongé dans une situation d'anomie, « maintenu là, dans l'inachèvement d'un parcours de mobilité, ni immigré ni émigré mais suspendu en migration » (Michel Agier, 2014) ?

Faut-il imputer ce choix à la force intrinsèque qu'aurait la musique de toucher au plus profond de l'âme humaine et donc de réconcilier chacun

statutaire ou à une certification dans la maîtrise des styles ou des répertoires, des chorégraphies ou des techniques de jeu. Elle tient plutôt aux formes manifestes d'admiration qui naissent de la surprise : tous ceux qui sont présents dans la salle Xoko découvrent que certains migrants sont artistes, qu'ils portent la parole d'une culture qu'ils mettent en partage, c'est ce qui fait d'eux des virtuoses. La question n'est pas de savoir s'ils sont ou ne sont pas des virtuoses, il s'agit plus simplement de constater qu'ils le sont dans la considération que ceux qui les écoutent portent à leur performance musicienne. Cette considération se mesure à ce qui se dit dans les échanges dans la salle, elle se mesure aussi à une certaine qualité du silence. Le concept de virtuose permet donc de pointer le regard et l'écoute comme forgeant l'admiration. Un peu comme ma grand-mère m'attribuait le statut de virtuose quand je jouais la *Marche turque* : faux d'un point de vue statutaire, mais valorisant du point de vue de l'estime de soi (cf. Laborde Denis, « L'ermite et le virtuose », 2011).

26. <https://vimeo.com/channels/baipapbaigorry2016/195502366>, dernière consultation le 7 juillet 2017.

avec tous les autres ? Cette force vient-elle des propriétés neurologiques qu'auraient nos organismes de se modifier sous l'effet de certains sons et de changer l'attitude de chacun de nous en fonction des sons entendus et, pourquoi pas... de « refaire le monde » ? Ou bien s'agit-il d'autre chose encore ?

J'abandonne volontiers la question aux spécialistes de neurosciences, et je dois bien reconnaître que la description distordue que j'ai faite de ce que Jean-Louis Fabiani appellerait « le grand désordre de l'expérience esthétique » (Fabiani, 2006 : 11) n'aide pas à stabiliser une telle question. Mais cette description, dans son inachèvement, a le mérite de montrer l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons d'isoler une séquence de musique de l'ensemble des séquences qui font le déroulement rituel de cette journée de fête. Certes une séquentialisation du cours d'action est possible, mais elle nous conduit inéluctablement au constat que toute « séquence de musique » joue d'équilibre réciproque avec toutes les autres séquences qui font cette journée et qui participent à la fabrication de cette « communauté émotionnelle » qui existe dans la performativité de l'action musicienne. J'emprunte à Barbara Rosenwein son concept d'une façon extensive, et désigne par *communauté émotionnelle* une manière de considérer l'assemblée de ceux qui sont présents dans la salle Xoko ce 31 janvier 2016, non pas comme une addition d'individus aux motivations diversifiées, mais sous l'angle des relations affectives qu'ils mettent en commun pour faire exister cette journée comme une fête²⁷. De nombreux travaux d'anthropologie de la musique ont insisté sur la vertu heuristique de l'attention portée aux situations de disputes ou de conflits²⁸. Cette fois, c'est la force mobilisatrice de l'émotion qui fait de la musique, non pas un objet à séquentialiser pour l'isoler du contexte situationnel, mais une « prise » dont l'étude située permet de doter d'intelligibilité l'ensemble de la journée et d'en faire « un outil d'anthropologue ».

C'est donc une question d'ontologie : quand on parle ici de musique, le fait de « faire ensemble » des sons importe davantage que la qualité – musicale ou non – de ce qui est produit dans l'espace ritualisé de cette *Fête interculturelle*, et le fait de « mettre en partage » des séquences acoustiques importe davantage que les séquences acoustiques elles-mêmes. La « musique », ici, inclut

27. Cf. Rosenwein Barbara, « Émotions en politique », 2001, ainsi que la synthèse de ses études parue dans *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, 2006.

28. Cf. Cheyronnaud Jacques, Laborde Denis *et al.*, *Critique et affaires de blasphème*, 1998 ; Cheyronnaud Jacques, *Musique, politique, religion*, 2003 ; Buch Esteban, *Le cas Schönberg*, 2006.

ses conditions de possibilité. Elle est lestée de toutes les attentes, de toutes les histoires individuelles, de tous les vécus différenciés partagés ou pas que l'on investit dans l'activité d'entendre, et c'est ce qui explique, comme le rappelle Alessandro Arbo, fin lecteur de Wittgenstein, qu'on ne peut entendre « tout court », mais qu'entendre, c'est nécessairement « entendre comme²⁹ ». L'écoute est lestée de toutes les mémoires et de tous les désirs. À Baigorri, l'écoute fut *l'a priori* à la fête musicienne, le catalyseur de toutes les bonnes volontés, de cette production bienveillante d'altérité dans un effort de symétrisation. Mais alors il faut aller plus loin, et concevoir que « la musique pour s'entendre » ce serait avant tout « s'entendre pour construire la musique », à la fois dans les épreuves liées à la réalisation sonore et dans les épreuves liées à l'activité d'écoute. *Sound is acting*, nous rappelle le compositeur John Cage.

Ce que je retiens pour conclure, c'est que la *Fête interculturelle*, en mobilisant toutes les ressources de la musique et de la danse comme agir collectif, fait émerger une figure inédite du politique³⁰, notamment par le fait qu'en dehors du maire, les politiques présents le sont à titre personnel et se fondent dans le public. Chacun y voit ce que Marie-Paule Hille nomme, dans l'étude de référence qu'elle a consacrée à la cérémonie d'inauguration de la mosquée de Linxia (Chine), une « présence feutrée du politique dans un moment de convivialité » (Hille, 2011 : 150). Dans la temporalité propre à l'événement et aux séquences observées, les acteurs coproduisent en effet un « monde commun apaisé » sur la base d'arrangements en situation permanents. L'étude du site d'action restaure ici une pragmatique de l'objet musical.

À mesure de cette longue séquence de plusieurs mois et jusque dans l'analyse de cette journée du 31 janvier 2016, nous avons repéré quelques indices de fabrication de cet espace de consensus. Je les mentionne ici sous une forme énumérative.

Accueillir des clandestins est illégal et beaucoup de ceux qui organisaient cette fête ont fait de la prison pour avoir accueilli des clandestins, mais cette fois c'est possible par le fait que c'est le ministre de l'Intérieur lui-même, Bernard Cazeneuve, qui propose aux migrants de quitter Calais pour un

29. Alessandro Arbo, *Entendre comme*, 2013.

30. Ce qui permettra à la députée socialiste de Bayonne de déclarer sur son site, dès le lundi 1^{er} février 2016 : « En cette période de rejet et de peur de l'autre, le Pays basque et plus particulièrement la commune de Saint-Étienne de Baïgorry donnent l'exemple sur les valeurs de solidarité et d'accueil à l'égard des migrants » (<http://www.colettecapdevielle.fr/2016/une-semaine-pleine-demotions>, dernière consultation le 3 février 2016).

temps. La transgression est assumée par le fait qu'elle naît d'une recommandation de l'État et que, par conséquent, elle n'en devient plus une.

Les conditions (financières) de possibilité de ce moment sont le point aveugle de cette journée. Il vaut la peine d'insister sur ce point. Le coût de la mobilisation des infrastructures a été assumé par la sous-préfecture et par la mairie de Baigorri. Du personnel a été rémunéré afin de rendre le VVF opérationnel (voir plus haut). Cette mobilisation institutionnelle aura coûté 200 000 €. Cela a été mentionné dans la presse à l'orée du projet, puis cette considération budgétaire a disparu des analyses. Nous retrouvons un mécanisme familier mis en lumière dans certains travaux sur la musique (Laborde, 1997 : 82-85) et que le linguiste Oswald Ducrot, dans sa période pragmatiste, avait érigé en caractéristique de l'acte de prédication (Ducrot, 1985 : 58). Pour être en présence de musique, il faut cesser de prêter attention au dispositif de « mise en situation de production de musique ». Si l'on prête attention au « dispositif de présentification », on ne se place plus dans la disposition « d'être présent à la musique ». L'anthropologie religieuse a elle aussi travaillé ces attitudes et le lien aux situations³¹. Nous pouvons les transposer sans peine dans une situation comme celle de l'accueil des migrants à Baigorri : pour chacun, ce qui compte, ici, c'est l'accueil de gens en détresse ; ce qui compte, c'est « la beauté du geste », et peu importent les conditions matérielles qui le rendent possible. La référence au montage financier de l'opération disparaît dans les analyses de presse, car nous retrouvons ici le mécanisme décrit par Oswald Ducrot : c'est à la condition de gommer de nos appréciations le dispositif financier mis en place par l'État avec la sous-préfecture pour relai que l'on peut retenir de cette journée la valeur de partage culturel dans une égale dignité.

Les concessions faites par les artistes kurdes comme par les artistes basques présents qui s'éprouvent en charge des traditions que leur a léguées leur appartenance culturelle – concessions quant à « la bonne manière » de faire la musique ou d'interpréter les danses par exemple – sont compensées par la joie de construire ensemble.

Les désagréments du manque de place, de la saturation de l'espace sonore sont atténués par l'importance de l'enjeu : ici, à Baigorri, chacun construit le

31. Cf. Piette Albert, *La religion de près*, 1999 ; Clavier Elisabeth, *Les guerres de la Vierge*, 2003 ; Cheyronnaud Jacques, *op. cit.*, 2003.

bien commun à une échelle mondialisée (l’affiche l’annonce, c’est une Fête interculturelle).

Les agacements produits par l’absence de ceux qui reprochent à la municipalité sa décision d’accueillir ces migrants sont compensés par la convivialité et par l’hétérogénéité des publics en présence (militants des associations humanitaires diverses, militants abertzale, militants association Loi 1901, artistes rêveurs, public MGEN...). Les protestations, déjà ténues à l’annonce de l’arrivée des migrants, sont devenues plus discrètes à mesure de la réussite du projet. Et ce 31 janvier, « Baigorri » est en fête.

Reconnaissance

Il me semble cependant qu’autre chose encore se joue dans cet espace relationnel et c’est sur cette considération que je conclus. Cette autre chose tient, d’une part, à la formation de cette *communauté émotionnelle* que l’on voit se solidariser à mesure des séquences observées dans la journée ; elle tient, d’autre part, à ce désir de reconnaissance partagé par les acteurs en présence au long de cette journée et dont Axel Honneth nous rappelle qu’il est un indice de « qu’il y a de juste ou de bon dans une société³² ». Cette reconnaissance partagée est ici rendue possible par une dynamique tripartite.

À un premier niveau, ce mouvement de reconnaissance s’inscrit dans le fait que les habitants de Baigorri reconnaissent chaque migrant dans sa dignité de personne et le portent ainsi à une existence qui lui procure une place, *bic et nunc*, dans le monde social qui les accueille. À un deuxième niveau, et de façon symétrique, il s’inscrit dans le fait que les migrants acceptent l’invitation du village et, d’une certaine façon « jouent le jeu » (balades en montagne, cours de français et de basque, sorties cinéma, visite dans les écoles, réparation des ordinateurs du village, coup de main à l’équipe de foot locale...). En acceptant cette « offre de solidarité », les migrants installent les villageois dans leur fonction de puissance invitante. Mais un troisième niveau s’impose ici, qui tient au fait que cette reconnaissance est rendue possible par l’appui de la sous-préfecture. En aménageant le VVF et en collaborant avec la municipalité, les services de l’État valident la démarche d’accueil et reconnaissent le

32. « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », p. 133-136.

village comme instance de pouvoir dans le dispositif mis en place par l'OFII, un dispositif par ailleurs caractérisé par la rareté de l'offre d'accueil.

Comment ne pas garder cela en mémoire tout au long de cette journée du 31 janvier 2016 ? Penser la reconnaissance comme une relation tripartite permet de souligner le fait que les migrants et leurs musiques viennent se placer, ici aussi, comme le tiers-terme d'une reconnaissance, par la sous-préfecture, de l'engagement de la municipalité dans ce dispositif d'accueil. On peut y voir une manière de marquer la présence bienveillante de l'État dans un village dans lequel, deux mois plus tôt, le 22 septembre 2015, l'interpellation de deux dirigeants de l'organisation indépendantiste ETA³³ dans un grand désordre au cours d'une opération menée conjointement par la Guardia Civil et par la DGSJ (Direction générale de la sécurité intérieure) avait fait grand bruit³⁴, mais on peut y voir aussi un changement par rapport à des habitudes de vie construites sur des rapports de force entre un pouvoir étatique soucieux d'homogénéisation et une municipalité d'inspiration abertzale qui mobilise les marqueurs d'une culture basque dévalorisée, au premier rang desquels la langue, source permanente de tension. La relation tripartite est rendue possible au prix d'un évitement du politique. C'est donc un dispositif à trois acteurs qui se met en place ici : des migrants en situation d'urgence, une municipalité indépendantiste placée en position de force, une sous-préfecture en quête d'efficience.

Cette relation tripartite montre que rien, ici, n'est affaire de « bons sentiments ». Maria tempérait, plus haut, l'enthousiasme de la maire de Calais, Natacha Bouchart, qui pouvait voir dans l'accueil de migrants « une richesse culturelle exceptionnelle³⁵ », en rappelant la nécessité de prendre en compte les épisodes difficiles liés aux situations traumatiques traversées par ceux que l'on accueille à Baigorri. Jean-Daniel Elichiry lui-même, directeur de l'association Atherbea, fit son analyse de la réussite. « Pour qu'une telle expérience fonctionne, expliqua-t-il dans son discours du 31 janvier, il faut : une mairie

33. *Euskadi ta Askatasuna*, pour « Pays basque et liberté ».

34. http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/09/23/l-arrestation-de-deux-membres-de-eta-marque-t-elle-la-decapitation-de-l-organisation_4768160_3214.html, dernière consultation le 3 février 2016.

35. Pour mesurer le jeu sur les symboles et le positionnement de Natacha Bouchart, rappelons tout de même que dans une décision rendue publique le 31 juillet 2017, la Ville de Calais a été condamnée par le Conseil d'État qui lui a enjoint de « mettre en place des accès à l'eau pour les migrants » (*Le Monde*, 1^{er} août 2017).

consentante, des locaux dignes, l'ancrage dans un lieu, avec habitude de bénévolat et de solidarités » (J.-D. Elichiry, 31 janvier 2016).

Ce tryptique fut réuni à Baigorri, en 2015 comme cela avait été le cas en 1993, et encore avant pendant la longue période du franquisme. Mais alors, il ne faut pas imaginer que le processus de reconnaissance fonctionne à sens unique de « nous » vers « eux » au long de cette journée. C'est au contraire la *réciprocité* qui fait le succès de la fête. C'est la capacité pour les abertzale d'éprouver la force intégrative de cette société basque *solidaire de la misère du monde* dont ils rêvent, une société basque elle-même marginalisée et dépréciée dans un État français centralisateur, et qui pourtant, dans cette situation d'exception, hérite, grâce à la reconnaissance octroyée par un ministre attentif à l'attention qu'elle porte au monde, de la caution morale que l'on accorde à ceux qui se convertissent à la cause des offensés et des humiliés. Or, c'est bien cela qui se joue dans la capacité d'un collectif à créer, *hic et nunc*, un espace inédit de reconnaissance grâce à la force performative de la musique, ou de la danse. La fabrication collective de musique et de danse qui est à l'œuvre dans cette journée exceptionnelle témoigne de la mobilisation d'un tiers terme (la musique) entre le désastre humain des guerres et des exils, et les paralysies gestionnaires qui condamnent les migrants à demeurer cachés dans les interstices de nos cités, dans les terrains vagues qui jouxtent les embarcadères ou à se tenir à la marge des cheminements administratifs parfois captieux.

Reste à savoir ce que devient une telle *communauté émotionnelle* lorsque cesse la fabrication de musique ? Comment s'installe-t-elle dans le temps quand les conditions d'exceptionnalité qui ont présidé à son émergence cessent d'exister et que la peur fait son retour, modifiant la constitution de la *communauté émotionnelle* elle-même ? Ces questions nous font apercevoir aussi que ce qu'a permis cette fabrication de musique « en commun », c'est précisément l'effacement des peurs. Lucie de Baigorri le rappelle dans le film d'Alain Bénesty, *La Jungle et le Politique* : « Je suis fière de faire partie d'un village qui fait preuve d'ouverture [...] Ce qui a été absent tout le long, c'est la peur » (Lucie).

Car la peur joue bien ici comme un principe démarqueur des destinées humaines. Elle hante le devenir de cette communauté émotionnelle dissoute. Parmi ceux qui ont quitté Baigorri le 15 février 2016, quelques-uns ont obtenu l'asile et sont revenus en Pays Basque. Ils ont trouvé du travail. D'autres, dont notre jeune danseur kurde, ne l'ont pas obtenu. Ils ont été hébergés solidairement dans des familles. Ne savent plus que faire. Deux

d'entre eux ont réactivé leur désir d'Angleterre. Ils sont repartis sur les routes, en quête d'invisibilité. De Dunkerque, où ils se trouvent aujourd'hui, ils envoient des photos de leur camp « à ceux de Baigorri ». Tous n'ont pas épuisé leurs recours. Certains espèrent encore. Les mineurs isolés de 2015, devenus majeurs, sont restés à Bayonne. Un contrat jeune majeur les protège jusqu'à leurs 21 ans. Chacun garde en lui les vécus antérieurs, la mémoire culturelle, familiale, sociale, les talents d'artiste, les capacités incorporées, la musique, les chants et les danses. Rien n'est tu.